

## V

### ET LE TIERS DE LA TERRE EST CONSUME

Le train gémit, pénètre un autre tunnel, hurle dans la nuit. Balder ne sait plus s'il se rapproche d'Uta ou s'il s'en éloigne. Il sent son être tout entier, passer grain à grain, désir après désir, à travers l'étranglement du sablier. D'un globe à l'autre, d'un monde à l'autre.

Il saute du lit, ouvre le rideau du compartiment. Passe une touffe de gui. Entre des ramures noires, sur la plaie rouge de l'aurore. Balder vacille, il revoit le chêne de la forêt de Pfastatt, qui porte le gui dans ses bras.

- Gui ... Gui ... Guiii !...

L'appel résonne dans la forêt. La forêt crie son nom. Gui avance vers cette voix issue de toute part. Ses pieds pataugent dans la vase, trébuchent sur les racines serpentine. Le jour hésite au-dessus de sa tête blonde; ses bras, ses mains se battent avec les hautes herbes. Il crie. L'air comprime ses poumons, l'étourdit. S'extraire du frisson coupant. Les mains saignent, les cuisses aussi. Le petit corps s'épuise, il tombe, rampe hors du crin. Les petits doigts s'amarrent à un tronc. S'assoupir. Il a encore le temps de voir un visage éclairé se pencher sur lui, dans la couronne frémissante de l'arbre.

- Gui ... Gui ! ...

Son nom ponctue la forêt comme le chant du coucou au printemps. Gui s'écoute battre : il s'entend partout, cœur au cœur de la futaie. Pour lui, des trouées de ciel tremblent à travers les feuilles. Il se lève. Son nom, il a l'impression qu'il va le voir, le saisir. Il grimpe sur le chêne par l'échelle d'affût, se cramponne à une branche, se hisse aussi haut que possible. Il écoute. Tout l'appelle : jeune pousse de gui, la forêt dit sa naissance.

C'est René, qui le premier, le trouve. Puis arrive sa mère suivie de Germaine et de Jacqueline. Leurs pas crépitent entre le dédale des troncs, éventrent le tapis que les automnes ont tissé avec l'ardeur fauve de la mort.

-Tu ne peux pas répondre quand on t'appelle ? ... C'est la dernière fois que nous pique -niquons dans la forêt ! ...

Sous le Grand Chêne, Germaine tartine le pain avec de la compote de pommes. Les enfants attrapent des grenouilles brunes, grosses comme des mains, et qui sautent plus haut que leurs têtes. Les doigts serrés autour des cuisses, René en jette une dans le panier de sa mère, qui le referme aussitôt. Gui plonge aussi mais ne récolte qu'une poignée d'herbe. Les branches tendues jouent au yo-yo avec les hôtes

qui rebondissent par devant, par derrière : Gui ne sait plus où donner de la tête. Il se baisse, les grenouilles s'envolent ; il se lève, elles s'enfouissent. Il a toujours un temps de retard. Un cri : une masse humide vient de lui donner une gifle en pleine figure. Jacqueline se moque de lui.

- Tu vas avoir une peau de grenouille !

Gui frotte longuement son visage avec sa manche. René rapporte sa troisième prise. Germaine maintient la toile sur le panier de plus en plus agité. De rage, Gui distribue des coups de pieds : il étourdit une grenouille, la saisit par les pattes arrière. Il sent avec horreur et plaisir à la fois les muscles se tendre entre ses paumes, les petites griffes chercher les appuis pour se glisser hors de l'étreinte. Le ventre blanc se gonfle. Le dos feuille morte, marbré de noir devient visqueux. Gui se jette sur Jacqueline, brandit le corps baveux. La fillette cache son visage dans les herbes tandis qu'elle joue à l'autruche, il glisse la bête sous sa robe en scandant :

Frescha Schankela (cuisses de grenouilles...)

Frescha Schankela

Puis on enchaîne avec une ronde enfantine :

Raya, Raya, Rosa (ronde, ronde rose)

D'Büewa traga Hosa (les garçons avec culottes)

D'Mäidla traga Kranzla (les filles avec couronnes)

Würi, würi Ganzla ! ... (coin, coin...)

Emma a saisi la main de son fils et celle de René. Autour du chêne sautille un collier d'enfants. Au dernier vers, tous s'accroupissent. Gui tombe à la renverse, les jambes en l'air. Emma veut le relever, mais il reste dans cette position, les yeux fixés sur l'arbre.

- Regarde ... !...

- C'est du gui ! dit Emma ...

Pour rentrer, ils traversent le ruisseau près de l'écluse : devant eux s'étendent les champs et les prairies, jusqu'au village. Au sommet du Fuchsenrain (talus des renards) Emma et Germaine s'assoient dans l'herbe : devant elles l'immense forêt respire et prend d'assaut l'horizon des Vosges. Ailé de nuages mauves, le soleil atteint le Rossberg, et c'est comme si la montagne se mettait à galoper avec l'astre en croupe. Emma regarde son fils. Des bouffées de tendresse troublent son regard, l'enfant vient de lui donner un bouquet : les cœurs de la brize tremblent parmi les oeillets de poète et les marguerites. Emma se reconnaît dans la troublante vitalité de Gui. Parfois, elle se demande aussi, si c'est bien son fils qui danse là-bas avec tant de grâce sur la toison épaisse. Si sa vision n'était qu'un rêve ? Les enfants disparaissent dans le mitan de l'or, entre seigles et blés.

Les enfants gravissent le Heilacker: invisibles dans le maïs. Stupeur ! Une tige noire surgit des épis, plus haute que la flèche de l'église. La tige noire devient fusil, puis émerge un chapeau sombre. Les enfants rampent vers le sentier. Passent quatre hommes pareillement vêtus, muets. Leur regard est caché sous la visière d'une casquette. Quelques mètres plus loin, l'homme au chapeau tient un fusil : vastes bottes écrasant le sol, pantalon noir, rayé de gris, sortant aux genoux des guêtres, bouffant autour des cuisses épaisses, plus larges que hautes. Le derrière rebondit comme la croupe d'un cheval. L'homme marche les jambes vilainement écartées et les petits avisent entre ses cuisses une poche de tissu. René suggère qu'il a peut-être des couilles de taureau.

N'a-t-il pas aussi une queue de diable ? Non. Par contre son visage est plein de boules : à la tempe, du côté de la narine, entre la lèvre et le menton, au cou aussi, et il parle tout seul en marchant, et il rumine en permanence quelque chose. Le fusil en travers de l'épaule, il disparaît enfin. Cette fois-ci, ils ont eu peur. Dans leur tête trotte l'image de l'ogre. Ils courent vers la maison.

- Mais c'est monsieur Schollakopf ! ... Non, il ne les mangera pas ces hommes ... , ce sont des prisonniers de guerre polonais, je crois ! Non, ce n'est pas lui qui a emmené ton père, il a été incorporé comme tout le monde ... Monsieur Schollakopf? Tu n'as donc pas vu qu'il est infirme ? N'appelle pas ça ainsi : on dit des testicules ! On raconte qu'il souffre d'une maladie, tu as bien vu son visage ! On dit aussi qu'il a quatre estomacs, c'est pourquoi il mange toujours. Mais attention ! cet homme est tout de même dangereux, il moucharde, il défend les allemands ...

- Emma serre son fils contre son ventre. Elle songe à son mari soldat. Puis elle prend les mains de Gui et, tout en récitant une comptine, ses doigts se mettent à marcher :

S' kummt a Misela (vient la petite souris...)  
Im Kind sin Hisela (dans la maisonnette de l'enfant)  
Macht griwes, grawes (fait guili, guili..)  
Griwes, grawes !

En prononçant les dernières paroles, deux doigts se jettent dans la petite paume ouverte pour la chatouiller.

Un matin, Emma affiche sur la porte de l'épicerie : Fermé jusqu'à midi. Elle installe Gui sur le petit siège fixé au porte-bagage de sa bicyclette.

- Pose tes pieds là-dessus ! Qu'ils ne se prennent pas aux rayons !

Du goudron jusqu'à Mulhouse. Un ciel sombre et bas se confond avec la route, avec son angoisse. « *Que me veulent-ils ?* » . Juste avant le pont de la Doller, à Bourtzwiller, des soldats l'arrêtent. Un long convoi militaire quitte la Manurhin. Les briques de l'usine sont teintées de jaune, de vert, de gris, de brun et toutes ces couleurs sont sales comme celles des camions qui défilent. Des militaires s'y entassent, casqués, bariolés de filets et branchages. « *C'est la fin !* » pense Emma, et elle pleure d'impuissance et de solitude. Elle traverse la Doller et amorce la descente vers Mulhouse. La ville est poisseuse, les silhouettes collantes de suie. Une misère plus triste que la mort. A la Cité Administrative, au service de l'Etat Civil, Emma est reçue par un monsieur Humbold. Sa courtoisie l'étonne :

- Frau Kralle, j'ai été chargé de m'occuper de votre dossier. J'ai découvert que vos ancêtres étaient originaires de Königsberg! ... Le grand - père du petit était au service de l'empereur !

Emma éprouve un grand soulagement, ses lèvres esquissent un sourire. L'homme ajoute :

- En somme, c'est pour un problème d'esthétique que je vous fais venir ! Je n'arrive pas à germaniser d'une manière satisfaisante le prénom de votre fils Gui... Gabriel, son autre prénom ne me convient pas non plus ... J'ai décidé de l'appeler Balder..., c'est aussi un dieu de notre mythologie ! ...Et Baldersheim se trouve à côté de Pfastatt...

Emma laisse parler et signe plusieurs formulaires.

- On pouvait peut-être traduire Gui en Veit ou Mistel ... Mais je déteste les parasites ...

L'homme ricane.

Le champignon de fer piqué sur le toit de l'église déchire le village de sa stridence. Comme la fourmière affolée par le bâton, de toute part hommes, femmes et enfants se ruent vers la forêt. Emma et son fils sont entraînés dans la cohue. Gui compte sept longues plaintes : la dernière s'éteint dans le vrombissement des avions. Trois hommes attrapent le chariot d'une femme paralysée et le déposent de l'autre côté du ruisseau. Un visage de cire apparaît entre les couvertures, avec un sourire un peu de travers. Emma se laisse glisser au sol, exténuée. Au loin les explosions. Une voix retentit :

- Notre Père qui êtes aux cieux.

Et tous en chœur :

-Que Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ...

Au-dessus des têtes se déploient les ramures. Peu à peu prières et chants montent de la forêt et couvrent le bruit du bombardement. Gui se met à frissonner, puis à claquer des dents : pour la première fois, plus indéfinissable que la tristesse ou même le désespoir, un mal indicible fait irruption dans sa chair et son esprit, le secoue de convulsions. Tout le monde s'approche.

- J'ai peur ! murmure-t-il.

Le vent s'est levé, emportant loin du village les trois coups de sirène qui annoncent la fin de l'alerte.

Gui se cache dans l'if, près du portail de la ferme. Il suce les petites baies rouges qui mûrissent entre les aiguilles. « *Comme de la morve sucrée ...* » pense-t-il en crachant les noyaux amers.

- HUUU ! HUUUUU !

Le fouet claque au fond de la cour, les roues cerclées de fer écrasent les cailloux, la voiture tirée par Schimmel ralentit au moment de franchir le portail et de s'engager sur la route. Assis à l'avant, sur le rebord du plateau, Seppi tient les rênes et le fouet. Sa casquette enfoncée jusqu'aux oreilles accentue la rondeur lunaire du visage. Il porte sa vieille veste de cuir et a roulé la couverture des chevaux autour de ses jambes. Gui comprend qu'il part pour la journée, qu'il va peut-être livrer la vache de la cage. L'enfant hésite, pense à sa mère qui ne le verra pas rentrer de l'école à onze heures. Mais déjà il court, s'agrippe à l'arrière de la voiture, se hisse sur la poutrelle qui dépasse du plateau et se laisse emporter. Les maisons passent, s'étagent sur le flanc de la colline ; les cheminées de l'Usine, l'une avec son nid de cigognes ; les champs, les près entrecoupés de haies de peupliers et de saules ; les Vosges.

- Hoooo la ... !

Et Schimmel s'arrête. Seppi saute sur le bord de la route pour faire ses besoins. Il parle tout seul quand tout à coup il s'écrie :

- Mais qu'est-ce que tu fais là ? Garnement !

- Je ne voulais pas que tu me poses devant l'école comme la dernière fois !

- Si Schollakopf apprend par ta mère que t'as passé la journée avec moi, il va me battre, C'est une vraie bête ! ... Allez, passe-moi la musette, là sur la ridelle ! C'est un peu tôt pour casser la croûte, mais on est bien ici ... Seppi découpe un oignon entre deux tranches de pain.

- Mais tu es libre maintenant, tu peux partir, si tu veux ...

Seppi répond simplement :

- Où veux-tu que j'aille ? Mon pays n'existe plus ...

Dans la cour d'une ferme près de Rouffach, on descend la vache pour l'attacher à un pilier du hangar. Le vacher vient avec le taureau qu'il tient ferme par un anneau qui traverse les naseaux.

- L'œil du taureau te voit dix fois plus grand, dit Seppi, pour lui t'es un géant ...!

« *Un ogre !* » pense l'enfant qui n'a pas bien compris les paroles de Seppi. Pour le coup, c'est le taureau qui est dix fois plus grand. Immense sur ses deux pattes, agrippé aux flancs de la vache, la croupe rose et velue. « *Là, entre les cuisses, je les reconnais bien les couilles ! ... C'est Schollakopf!* » L'ogre bave de rage, ses yeux globuleux jaillissent des orbites, ses mâchoires entament le dos de la vache. L'enfant recule.

- T'as vu comme le vacher accroche les wagons ! dit Seppi en riant.

Gui n'entend plus. « *Schollakopf a des couilles de taureau, Schollakopf est méchant avec les vaches ...* ». Ce qu'il vient de découvrir, Gui le tait à Seppi. Et son imagination s'enflamme, s'égare ; il est le seul à avoir reconnu la bête : « *ça ne peut être que Schollakopf, cet og ...* » Il se tait de peur de le voir ressurgir et bondir sur lui, broyer sa nuque.

Sur le chemin du retour Seppi parle beaucoup, mais dans sa langue maternelle. Il rit, fait claquer le fouet à une folle cadence, grogne d'une voix rauque :

- Je te le dis ..., les bêtes sont plus heureuses que les hommes ici ! T'as bien vu à la ferme !

- Mais c'était pas une bête ! s'écrie Gui, qui aussitôt se tait.

- Ah ! si ç'avait été une femme j'aurais bien aimé être le taureau !

Gui n'arrive pas à penser Seppi à la place de Schollakopf. Seppi tire une bouteille de sa musette

- Tiens, prends les rênes ... Je vais boire un coup ! Cette bouteille, je l'ai volée pendant l'enculade !

Et il entonne des chansons que Gui ne comprend pas. Plus loin, il se met à confier ses malheurs à Gui qui l'écoute distraitement.

- Ce que je vais te dire, il ne faut pas le répéter, sinon il me tue ! Ah, oui ! il me l'a promis.

Gui dresse l'oreille : « *C'est de Schollakopf qu'il parle, il va le tuer ...* », pense-t-il.

- C'est un sadique ! renchérit Seppi.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Ça veut dire que ça n'est pas un homme, mais une brute, une bête, pire, un démon !

- Si c'est un démon, peut-être qu'il nous entend de loin ?

- Ne parle pas de malheur ! dit Seppi, dans le camp il nous en fait assez voir. Paraît que ses couilles lui montent à la tête !

- Oui, j'ai vu les bosses qui sortent de partout à la tête !

Seppi éclate de rire et jette la bouteille vide dans l'herbe qui horde la route.

- Un jour, il m'a surpris avec l'Henriette dans l'écurie ! Il m'a fait marcher tout nu à quatre pattes dans la neige en me donnant des coups ! Je te ferai enculer la neige ! criait-il. Ce qu'il supporte encore moins que nous, c'est les femmes ! Je me demande, bon Dieu, avec qui il fait l'amour ?

Gui n'en perd pas une. Et Seppi se met à lui parler de son pays ...

Rangée après rangée, la moissonneuse dévore les blés : une mâchoire hérissée de dents glisse sournoisement au ras du sol. Les épis se couchent sur le tapis roulant qui les entraîne dans le ventre de la machine qui recrache une à une, inlassablement, des gerbes liées que les enfants s'empressent de ramasser et d'assembler en huttes. Seppi arrête Schimmel et Fritz, il crie aux garçons :

- Attrapez-le ! Attrapez-le !

C'est un levraut qui court avec beaucoup de peine et cherche à se camoufler dans des touffes d'herbe laissées autour d'un poirier.

- Il saigne ! ... Il a couru sur ses pattes coupées ! Il perd tout son sang !

La bête est affalée à terre, elle halète. La paille colle à sa fourrure poisseuse, deux yeux ronds fixent les enfants. Gui l'entend qui supplie : « Je vais mourir ! Je vais mourir ! » La vie hurle dans les globes vitreux. Seppi arrive en courant, ouvre le cercle des enfants, assène la crosse du fouet sur la tête de l'animal qu'il enfourne dans sa musette. Gui court se réfugier dans le maïs. Couché à plat ventre sur le sol, il verse de grosses larmes. Vers le soir, il se met à parler aux épis ventrus. C'est l'heure où tout quitte la terre.

Au croisement de la Römerstrasse et du Krizlawag se dresse sur un socle de grès rose, une grande croix : l'homme Jésus y est cloué depuis toujours. Au printemps, les pétales des acacias inondent la couronne de barbelé. Un sang de rouille ronge le visage et les plaies. Le Krizlawag s'enfonce entre deux talus et descend vers l'Usine. En passant, les enfants se signent. La vieille qui essaie de faire tenir un bouquet de



fleurs dans une boîte de conserve, les regarde disparaître dans le bosquet. Dans un recoin du talus protégé par le feuillage des pruniers sauvages, la terre est déjà éventrée, depuis quelques jours, un désir nouveau les possède : ils veulent entrer dans la terre, creuser leur caverne, y enfermer leurs jeux et leurs secrets. Et Gui pense que là aucune guerre, aucun humain ne pourra les atteindre. Ses doigts glissent entre la terre et la fourrure, tranchent les racines résistantes. Ses mains disparaissent : leurs paumes mouillées de sève lui font imaginer une blessure. Vite, il se retire. René disparaît dans l'excavation. Avec sa petite pelle il gratte avidement le mur. Il vient d'entrer dans l'argile : la terre jaune se mêle à l'humus noir. Maintenant il faut qu'André et Gui la dégagent, l'entassent autour de l'entrée pour élever une muraille enveloppante. De la route personne ne pourra voir leur repaire. Certains jours, ils perdent la notion du temps et lorsque Gui revient chez lui, ce soir-là, sa mère l'attend, morte de peur :

- Depuis midi je ne vis plus ! Mais regarde dans quel état tu es ! Vas te laver et mets-toi au lit ! Demain tu ne sortiras pas d'ici !

Gui obéit sans rien dire car ils se sont jurés de ne révéler à personne leur secret. Pourtant le lendemain il ne peut pas résister à l'appel : tandis que Emma sert les clients à l'épicerie, il grimpe par-dessus la clôture du jardin et disparaît.

Impossible de se mettre debout dans la galerie, il faut ramper sous la voûte lisse ; impossible aussi de faire demi-tour, il faut sortir à reculons. A tour de rôle, ils piochent à petits coups la terre fraîche qui ruisselle entre leurs cuisses. D'un commun accord ils décident d'achever leur souterrain par une « salle » où les uns et les autres auront leur place.

Les travaux sont terminés. Une fièvre saisit les enfants. Ils vont ramasser des pommes de terre, des navets. Ils vont constituer leur stock de nourriture. Et quelle étrange sensation que de se sentir ensemble sous la coupole dorée où vacille la flamme d'une bougie

L'alerte. La sirène fait trembler les herbes, hurler les chiens. Installés dans leur caverne, ils roulent leur cigarette à la manière de [Camille](#). Depuis sa disparition ils remplacent le tabac par des feuilles de rhubarbe moulues entre les doigts et le papier Job par des feuilles récupérées à l'épicerie. C'est dégoûtant, mais bon ; ça sent le bouchon brûlé, mais ça fume. Il faut tenir la cigarette horizontale, car la poussière de rhubarbe s'échappe. Ils finissent par vriller les bouts. Chacun tend la sienne au-dessus de la bougie : on tire une bouffée, deux ; ça donne envie de tousser, de vomir, mais c'est bon. La fumée envahit la caverne : Gui s'y sent noyé, heureux. Il en

oublie sa cigarette éteinte après la deuxième bouffée. Il est. Il plane quelque part au cœur du monde. Loin, infiniment loin de lui, tremble la flamme de la bougie : il reçoit sa lumière et il n'est plus nuit, mais conscience de feu. Il est vie. Accroupi sur ses mollets, Gui fait ruisseler machinalement l'argile onctueuse sur ses cuisses, il ensevelit ses genoux. La terre roule dans ses culottes ; moitié argile, moitié homme, moitié nuit, moitié lumière

D'un coup, Gui défait le château construit autour de son corps, cherche sa cigarette, la rallume. Ils entendent maintenant un lointain bourdonnement, mais ce qu'ils ne perçoivent pas, ce sont les appels d'Emma. La terre tremble, Gui est pris de panique. Dehors, la D.C.A. plaque dans le ciel des poches noires. Le nom de Gui résonne encore. Un stuka en rase motte prend feu et explose dans un champ. « *Tout peut s'effondrer, je ne veux pas mourir !* » pense Gui. Il sort. La gare brûle. Des avions déversent des nuages de papiers d'aluminium. Gui chancelle sous la pression de l'air. Ce n'est pas une tornade, c'est la guerre. On bombarde le cimetière. Gui aperçoit le fusil de Schollakopf : ses prisonniers plongent dans un fossé. Schollakopf éclate de rage, délire comme les avions : au milieu des explosions, il épaula son arme et tire n'importe où .

Emma voudrait gronder son fils, mais elle le serre contre son corps et ne le lâche plus. Tout s'efface dans la pénombre retrouvée de leur cave. Jamais, il ne connaît plus grande volupté qu'en ces moments pénétrés de mort où le murmure des prières le berce et l'ensevelit. Il se noie dans la nuit chaude de sa mère, rassurée, épuisée, tendue comme la clef de voûte de la caverne.

- Elle va peut-être nous crever ! ...

Une paire de pattes pendent déjà hors de l'animal. Le vacher coule un nœud autour des petits sabots sanguinolents et tire pour dégager.

- Venez, petits ! ça n'est pas pour vous.

La fermière prend les enfants par la main.

- Allons chercher les œufs !

En Gui remonte un souvenir : la saillie de l'homme-taureau à Rouffach, Schollakopf rageant, et mordant la nuque de la bête. Si le veau venait à avoir sa grosse tête ronde, bosselée, « *et il ne veut pas sortir ..* ». Gui s'échappe du groupe. Camouflé entre deux bottes de paille : il découvre, à la fois déçu et soulagé, la langue de la maman-vache qui cure les naseaux gluants de son nouveau-né. Avec une énorme aiguille le vacher recoud la déchirure par où s'écoulaient des morceaux

d'entrailles. « *La terrible tête n'est donc pas apparue ...Mais il a peut-être quatre estomacs* » ...

Les soirées d'automne, brumeuses et froides, retiennent souvent les enfants dans la chaude macération de l'étable : derrière les vitres qui suintent, leurs rêves flottent comme les regards abandonnés des vaches qui ruminent. Ils tiennent le seau, où le jeune taureau Mouni trempe son museau. Ils boivent même avec lui et sucent leurs doigts plein de lait.

- S'il avale tant de lait, dit Gui, c'est pas pour faire grossir son pis ... mais ses couilles !

- Moi, le vacher m'a dit, que les taureaux sont juste bons à gicler du lait dans la femelle pour qu'elle fasse d'autres vaches, confie René.

Timidement, ils s'essayaient à donner un premier coup, puis un autre, dans la poche qui les préoccupe : elle va, vient. Ils s'enhardissent. Leurs mains sont encore trop petites pour saisir cette grosse chose. René en pince une, elle lui échappe. Gui soupèse et laisse retomber. Lorsqu'ils défont leur braguettes pour pisser dans la rigole, tous deux regardent, un peu honteux, leur boursouflure fripée et rose. René introduit maintenant le pouce et l'index dans chacun des trous de naseau, comme les deux extrémités d'une pince qui se referme :

- On le percera là où se rencontrent mes doigts, pour l'anneau !

Un matin d'hiver, le fermier fait irruption dans l'étable ; les enfants s'éclipsent derrière les bottes de paille. Il secoue la neige de son chapeau et tend la bouteille de schnaps au vacher :

-Tiens, fais-moi disparaître ça, j'en ai assez bu ! Les salauds ont réquisitionné seize vaches, quatre chevaux, mon Lanz Bulldog, en échange de deux prisonniers ! Je nourris l'état major ! Et aujourd'hui, il me faut retourner cinquante ans en arrière ! Nom de Dieu, immobilise moi Mouni, qu'on en fasse un bœuf pour tirer la charrue !

Les sabots ramassés par une corde et noués aux cornes, l'animal s'écroule. De sa poche le fermier sort une ficelle et un rasoir, il fait un garrot à la hase des bourses.

- Serre-moi ça ! J'ai plus de forces. Et vous, les gosses, tenez la queue !

Gui et René s'avancent timidement et saisissent le bout en plumeau pour rester le plus éloignés possibles.

- Et le schnaps ! Il faut désinfecter ...

Il verse, frictionne, puis incise : l'un après l'autre, les testicules jaillissent de la poche, poussés par les doigts. Les secousses de la bête parcourent les enfants. A force de serrer Gui ne sent plus sa main. Le cœur lui manque. Il ferme les yeux. Déjà Mouni l'entraîne. Et Schollakopf les talonne ...

-Oh, le salaud ! hurle le fermier, il me chie dessus !

Gui sursaute. Dans la main de l'homme, un cocktail de sang et de bouse. Soudain le fermier attrape la jambe de l'enfant :

- Maintenant, à ton tour! ça vous apprendra ...

Le vacher se prend au jeu : il veut le ligoter. Gui hurle de peur et lui échappe.

Toute la journée, Gui entend son nom crié aux quatre coins de la ferme, mais il reste caché dans le foin, pleurant de honte et de rage. Une voix douce qu'il croit d'abord être celle de sa mère lui fait pointer le nez : Mademoiselle Uta Von Baldersheim est venue faire ses adieux à ses fermiers avant de quitter le village pour la Suisse. Gui se glisse vers une des nombreuses taches de lumière qui ponctuent le fenil. De l'autre côté, dans un flottement de neige, se tient une grande femme, très jeune et très belle.

- Gui ! ... Gui !...

Son nom résonne. Cet appel, il aime l'entendre : la terre enneigée s'amuse de son nom. Il s'écoute : murmures, plaintes, inquiétude, colère, trompette, haut-bois, flûte, basson et cor ... Il s'écoute.

- Donne la main à la dame ! dit le fermier à Gui qui revient un peu honteux. Tu mangeras avec nous ce soir, ta mère le sait ...

Un baiser effleure sa tempe, une fourrure parfumée frôle sa main. Gui continue de fixer la neige qui colle à ses souliers.

A table, Mademoiselle Uta lui prend le menton dans la main, lui soulève la tête, l'oblige à la regarder dans les yeux.

- Tu es donc si timide ! Et tu es si beau !

- Je m'appelle Gui. Maintenant, je vous connais !... de l'église ...

- Et voici un plat qui ferait plaisir à Goering ! interrompt le fermier qui pose sur la table les testicules du taureau.

Mademoiselle Uta n'a pas le temps de dire qu'elle en goûte pour la première fois : la sirène retentit. Chacun court dans la cave à betteraves. A la lueur de la bougie, la

jeune femme ouvre le sac à main et en retire une minuscule serpette dorée. Elle s'approche de Gui et lui dit en souriant:

- Laisse-moi cueillir une mèche !  
L'enfant ne bouge pas.

Les peupliers agrippent leurs racines à la berge comme le feraient des géants qui soigneraient les rhumatismes déformants de leurs doigts de pieds, dans un bain de boue. Derrière leur barrière verte commence la forêt : une forêt de grenouilles, d'oiseaux, de framboisiers, de mousses sombres, drues, de ronces où perlent les mûres, de feuillages de chênes, de lièvres, de cerfs, de fraisiers, de chants, d'échos, de sangliers, de chasseurs, une forêt d'ogres et de sorcières, une forêt pleine d'enfants jamais revenus

Gui se débat dans la vase, attrape les racines du peuplier :

- Sortez-moi de là !

André et René, chacun par une main, le tirent sur la rive. Gui rouvre les yeux, muet. Il essuie sur son visage la vase baveuse d'une colonie d'œufs de grenouilles et jette ses habits au soleil.

- Allons voir ce que mange la cigogne, là-bas !

Solitaire au milieu du vaste pré, habitué à leurs cris, l'oiseau chasse méthodiquement, tantôt statufié sur un pied, tantôt progressant de quelques pas sur ses fines échasses rouges. Les enfants arrivent. Trois bonds : l'oiseau s'élève dans les airs.

- Elle a une moustache !

-C'est un orvet, dit René. Quand on rêve d'avoir le plus grand zoo de Pfastatt, on ne peut pas se permettre de prendre un orvet pour une moustache.

- Sale bête ! elle l'a avalé ..

- Ne dis pas ça, c'est elle qui apporte les bébés ! répond Jacqueline.

Les enfants s'adressent alors à la cigogne :

Storch, Storch, langa Bei ! (cigogne longues pattes)  
Bring mer doch a Bubela heim( apporte-moi un bébé)  
Wenn d's net kansch traga (si tu ne peux pas le porter)  
Setzes uff a Waga (pose-le dans une voiture)  
Wenn d's net kansch ziega(si tu ne peux pas la tirer)  
Losch's weder fliega !(laisse-le s'envoler à nouveau)

Gui regarde s'éloigner le tombereau. « *Par derrière s'y agripper et partir !* » Sa mère lui donne la main. Impossible d'aller ailleurs qu'au jardin d'enfants. Avant de l'abandonner au groupe Emma embrasse son fils :

- Sois bien sage ! ... Tu connais le chemin pour rentrer à onze heures !

Au milieu de l'attroupement, la voix de la nouvelle maîtresse retentit :

- Mes chers enfants, je vais remplacer les sœurs Salomé et Marie-Joseph, appelées à soigner nos soldats ... Je serai pour vous Tante Eva ...

Alignés le long du mur les enfants attendent leur tour : l'un après l'autre, ils passent devant la nouvelle maîtresse pour se présenter, et disparaissent dans la salle de classe.

- Tu es bien mignonne ... Comment t'appelles-tu ? ...

Les enfants éclatent de rire ; tous sortent de chez le coiffeur, une belle raie sur le côté, les oreilles bien dégagées et lui, Gui, le seul, porte une longue chevelure blonde et bouclée, jusqu'aux épaules. « *C'est la faute de ma mère, pense-t-il, elle veut que je sois beau comme le Jésus. Mais je suis ridicule ...* »

- Ah, tu es un garçon !

L'étonnement exagéré de Tante Eva provoque un nouvel éclat de rire.

- Je n'avais pas vu que tu portes des culottes !

La honte étouffe Gui. « *Fuir, je déteste l'école, je les déteste tous* ».

- Mais t'es moins beau avec ta morve, dit la maîtresse.

Machinalement Gui s'essuie d'un coup de langue et de nouveau, il provoque la risée.

- Comment t'appelles-tu ? ... Répète ton nom, je n'ai rien entendu ... Gui ? ... Je ne connais pas.

- Gui , dit-il à nouveau.

Avec une règle d'acier, la maîtresse frappe sur le bureau. Plus d'ironie, une colère qui fige les rires en peur.

- Je vois une fille, t'es un garçon ! Tu te fais passer pour Gui et tu t'appelles Balder : c'est écrit là ! ... Ne réponds pas .. , assez de bêtises !

Le soir, Gui pleure toujours. Emma écoute son fils ; ses baisers épongent les larmes.

- Tu ne peux pas les empêcher de t'appeler Balder ! ... Pour moi tu es le plus beau des petits garçons ! ... Le meilleur ! ...

Emma joint les deux mains de Gui entre les siennes ; ensemble ils récitent la prière du soir :

Jetzt well i schlofa geh,(je vais dormir)  
Vierzeh Angala um mi steh( 14 anges m'entourent)  
Zwei zu Kopfta (2 à ma tête)  
Zwei zu Füesta (2 à mes pieds)  
Zwei uff d'r lenka Sita (2 à ma gauche)  
Zwei uff d'r rachta Sita (2 à ma droite)  
Zwei wu mi decka ( 2 qui me bordent)  
Zwei wu mi wecka (2 qui me réveillent)  
Zwei wu mi fahra (2 qui m'emmènent)  
Ins hemlische Paradies. (au paradis céleste)

Gui s'endort contre sa mère.

Gui retournera à l'école chaque jour : sa mère l'y conduit. Les moments les plus joyeux, sont ceux où la sieste est subitement interrompue par une alerte. Tante Eva ne prend même pas le temps de les mettre en rang par deux. On court, on s'engouffre dans l'abri, et là, c'est l'attente : personne ne s'occupe plus de Gui. Gui aime à explorer le souterrain : dans un réduit sommairement aménagé, un soldat allemand est au milieu d'appareils-radio. Son plaisir, c'est de l'espionner. Mais la porte métallique n'est pas toujours ouverte et il n'y a pas de trou de serrure. Gui colle l'oreille, entend des voix, il reconnaît celle de la maîtresse. La sirène annonce la fin de l'alerte.

De retour en classe, c'est le contrôle des cheveux. Le peigne fin s'accroche aux boucles de Gui : ça tire, ça fait mal. Tante Eva retient la tête de Gui contre son ventre, ses vêtements sentent la cigarette.

- Balder a des poux ! Venez voir !

Elle tend le peigne, les enfants s'attroupent.

- Avec des cheveux aussi longs, c'est inévitable ! Il faut les couper ! Il va nous contaminer ...

Gui veut retourner chez lui :

- Pas toi, pas toi ! Ma maman les soignera ...

La maîtresse saisit une paire de ciseaux. Gui se débat.

- Attention, si tu continues, tu vas les prendre dans l'œil ! ... Pas de vermine ici !

Ses camarades rient. Gui donne des coups de pieds à Tante Eva qui hurle. Elle ne parvient pas à le maîtriser :

- Tenez-le ! dit-elle aux enfants...Je t'apprendrai à venir écouter aux portes ! On t'a vu !

Gui tremble de peur, une à une, les boucles tombent sur ses épaules, puis au sol, derniers vestiges d'un âge d'or. Les flammèches croulent du grand autel baroque ; ce n'est plus le ciel, c'est l'enfer où les angelots joufflus ont des crânes rasés ; où les nuages ne se déchirent plus devant la source lumineuse, mais la cachent ; où les séraphins aux trompettes d'or, chantres des félicités célestes, annoncent la fin d'un temps.

Les cheveux tombent, on les mangerait presque de plaisir. Après il sera comme tout le monde, un garçon, un vrai ! Raser, lisse comme l'os !

Gui se calme, il se dit que tout cela n'est rien, qu'ils ont peut-être raison. « *De toute façon, j'ai tort..., tort de vouloir m'appeler Gui..., ils m'en veulent tous !...* ».

Avant de quitter la classe, il ramasse une mèche, un peu de lui, de ce qu'il fut, de ce qu'il a perdu et songe aussi à la boucle emportée par Mademoiselle Uta, : « *Balder ! ...Balder ! Suis-je vraiment devenu Balder ?* »

- La sirène de l'Usine ! Il est deux heures ! Il faut y aller..., ne serait-ce qu'une petite heure ...

Emma accroche un carton à la porte de l'épicerie : Fermé. En route pour la Mairie. Schollakopf est déjà là, avec un détachement de prisonniers. Gui ne le craint pas. Ils sont nombreux : Jacqueline et sa mère Louise, Weiss Berta, Tinguely Cécile, le vieux Schram, des ouvrières qui sortent de l'Usine. Tout le monde se met en marche : les prisonniers vont au pas, mais derrière eux la colonne s'étire. Les femmes avancent par petits groupes :

- Ton mari ?

- Pas de nouvelles ...

Leur visage est délavé comme une lettre qui a pris l'eau : une ligne coule sur l'autre ; leurs yeux s'ouvrent sur des joues grises et accentuent l'amertume de la bouche. Les enfants les pressent. Mais l'enfance et ses jeux sont si loin d'elles que les appels restent sans réponse. Quelques gouttes d'eau ruissellent dans le dos de Gui ; il se retourne et se trouve face à face avec le sourire du vieux Schram : son crâne chauve brille au soleil, sa bouche presque édentée esquisse un demi rire :



- Je voulais viser la Berta ... Les femmes, petit ! ... c'est comme des statues maintenant ..., bientôt on va les retrouver à côte de Saint Antoine de Padoue avec un tronc sous les pieds !

La petite colonne des vieillards retourne en enfance, retrouve le temps du régiment. Gui s'amuse. L'un des vieux lui prête sa canne aussi grande que lui.

- Mais tu boites mieux que moi !

Le groupe atteint le champ de pommes de terre. Schollakopf confie à chacun une rangée verte et une bouteille vide..

Emma se demande un instant ce qu'elle fait là : « Ordre du Führer, toute personne valide est conviée à participer au ramassage des doryphores ... » Machinalement, Emma se répète cette phrase et commence à détacher des feuilles les bestioles qu'elle jette au fond de sa bouteille. Les doryphores nagent dans la bouteille. Gui les reconnaît bien à leur uniforme strié de noir et de blanc. Lorsque les élytres se décollent du corps, ils dévoilent une chair rouge, comme si l'abdomen se déchirait. Dans leur prison de verre les coléoptères s'assomment contre le jour. Les larves ne sont pas encore marquées du sceau : leur peau est uniformément orange, le ventre gonflé et mou, leur bave brune. Gui en a plein les doigts, ça le dégoûte, ça sent le cafard. Il appelle Jacqueline. Ensemble, ils quittent les rangs.

Du bois d'acacias proviennent des grognements, puis un chapelet de jurons. Schollakopf se réveille. Il vient de cuver sa bière. Durant son sommeil quelqu'un lui a volé le fusil. Il se met à chercher, jure, tourne en rond, ne trouve que des cadavres de bouteilles. Il cogne sa tête contre les branches épineuses des acacias, les piquants pénètrent son crâne. Il hurle, maudit toute la création. Il court vers le champ, plus personne, sauf ses prisonniers endormis à côté de leurs bouteilles de doryphores. Les coups de pied les réveillent. Schollakopf ruisselle de sang, il veut tuer tout le monde :

- Mon fusil ! ... Mon fusil !...

Il traverse le village :

- Rendez-moi mon fusil où je vous extermine tous !

Les habitants se cachent en apercevant la bête enragée.

Gui seul sait où se cache le fusil de l'ogre en fureur. Tapi au fond de la caverne Gui attend d'être dévoré : le lapin a une issue de secours, lui non.

- Sale bâtard ! réponds moi ! ... Je sais que t'es dans ce trou !

Gui retient sa respiration, seul le silence peut le sauver. Mais il étouffe, essoufflé : il vient de traverser les seigles ; son corps est en nage. Il appuie son front brûlant contre la terre fraîche. Dans sa poitrine, dans sa tête, dans la paroi, partout son cœur bat.

- C'est toi qui as mon fusil ! Sors tout de suite où je fais sauter le trou !

Gui enfouie sa tête entre ses cuisses, pour ne plus rien entendre. Quelques instants, il échappe à l'ogre. Soudain la colline est foudroyée : un pan d'argile se détache de la voûte; la terre va céder, l'ensevelir. A nouveau, on s'attaque à l'entrée : un nez difforme, ivre de rage apparaît dans l'encadrement. La grosse tête sanguinolente et boursoufflée reste bloquée. Ses yeux aveuglés par la terre défèquent de la boue. La bouche hurle, mord dans la paroi tout près de Gui. L'enfant entend gronder tout le Heilacker. Il crie aussi mais qui pourrait venir le sauver.

- Je t'aurai ! ... Je t'aurai ! ...

Ce cri toujours répété perfore la colline. Retenu à l'entrée par les épaules, l'ogre ébranle la galerie de sa tête, tente de soulever la montagne. Le trou est trop étroit pour l'ogre. Schollakopf est vaincu. Il se retire. Sa peau colle, ses os saillants se rétrécissent : il marche sur son pantalon, il est réduit, rabougri. Un vieillard. Et toujours il murmure cette phrase :

- Je t'aurai ! ... Je t'aurai ! ...

Longtemps encore les mains de Gui se crispent sur le fusil volé. Dans sa tête, c'est la guerre, la mort rouge, la mort qui se coagule. Tout Pfastatt est devenu l'antre des ogres.

La cloche de Pfastatt retentit. Il n'y a plus d'électricité mais elle bat. Emma et son fils se dirigent vers l'église : son incertain de la cloche, on croit qu'elle va s'arrêter, mais toujours elle recommence. Les villageois se reconnaissent dans son agonie.

Accroché à la corde, Jean dans sa robe noire et son surplis blanc s'envole, retombe, s'envole. On le remplace : le clocher vibre, chavire, danse avec les accents d'un jour de Pâques.

Maintenant Jean s'appuie sur sa canne. On dirait un adolescent malade, les cheveux décoiffés et trempés de sueur, la peau du visage plaquée sur les pommettes. Il parvient à gravir les marches de l'autel, se retourne et dit :

- Depuis trois jours Il m'appelle, mes frères, depuis trois jours Il me répète : Lève-toi ! J'ai donc quitté mon lit pour faire ce qu'Il commande. Il me dit : fais jouer la cloche car demain on viendra la prendre pour la façonner en obus. Il me dit : demain le village sera le fer et le feu car les champs de blés seront champs de guerre. Il me dit : tu es Jean, parle leur comme Jean ! « Que celui qui a des oreilles, qu'il écoute... ».

La voix s'affaiblit, les doigts se crispent sur la canne. Jean s'étouffe dans un accès de toux. Les fidèles comprennent qu'il est venu pour mourir parmi eux, et tous entonnent le Veni Creator.

Jean dit :

- J'entends la trompette ! La grêle et le sang sont jetés sur la terre et le tiers de la terre est consumé, et le tiers des arbres est consumé, et toute l'herbe est consumée ... Alors une masse embrasée comme une montagne, sera projetée dans la mer, et le tiers de la mer deviendra du sang. Alors tombera du ciel un grand astre, comme un globe de feu ; il tombera sur le tiers des fleuves et des sources. Alors seront frappés le tiers du soleil et le tiers de la lune et le tiers des étoiles : ils s'assombriront d'un tiers et le jour perdra le tiers de sa clarté, et la nuit de même ...

Jean s'arrête et tandis qu'il lutte pour se maintenir debout, le chœur reprend le Veni Creator ...

Jean dit alors d'une voix affaiblie :

- Or, ces sauterelles, à les voir, sont comme des chevaux équipés pour la guerre ; sur leurs têtes on croirait des couronnes d'or, et leurs faces sont celles des visages humains ; leurs cheveux sont des chevelures de femmes et leurs dents des crocs de lions ; leurs thorax sont des cuirasses de fers et le bruit de leurs ailes le vacarme des chars se ruant au combat...

Jean s'arrête et dit encore :

- C'est la fin, c'est le commencement ... Je vois le fleuve de la vie, limpide comme du cristal jaillir du trône de la Création ... De part et d'autre du fleuve les arbres fructifient douze fois l'an ... Je suis la vie, l'alpha et l'omega, le premier et le dernier, le principe et la fin ... Heureux celui qui ... Jean s'effondre et la vie jaillit à flots hors de lui : ses paroles ne sont plus que le sang de ses entrailles.

Deux jours plus tard. Il est neuf heures, Emma s'habille pour l'enterrement de Jean. Tout à coup Gui entend un ruissellement, une avalanche de pierres sur le toit ; il regarde par la vitre mais celle-ci se gonfle, se bombe. En face, les maisons dansent, le carreau éclate. En face, les tuiles s'envolent comme des papillons rouges. Les murs de sa chambre craquent. Des cris, celui de sa mère. Les lézardes courent, son crâne est-il fêlé ? Un nuage jaune de poussière et de soufre monte de la rue, entre dans la pièce. Une main l'arrache à cette vision et l'entraîne à la cave. Là, sa mère lui colle un chiffon mouillé sur le visage. Une accalmie. Emma remplit le landau des affaires indispensables et rejoint les autres qui fuient le quartier. Gui n'a

pas le temps de voir sa maison éventrée, son lit suspendu en l'air. Sa mère pousse le landau, Gui surprend ses larmes. Partout pendent des fils électriques, il faut se frayer un passage à travers les débris de tuiles et de briques. Têtes casquées, des soldats déblaient les décombres.

Ils arrivent dans la cour de la ferme : c'est le vestibule de l'enfer. Des vieillards y pleurent, des femmes s'y battent, les blessés y geignent. Une jeune mère brandit son bébé et hurle :

- Prenez-moi ! Ne m'abandonnez pas sur les routes !

- C'est ici le Q.G. , nous hébergeons déjà quatre vingt personnes, il n'y a plus de place, vous devez vous réfugier à l'hôpital ...

Jacqueline suit en pleurant les vieillards. La cour se vide. Le fermier qui remarque Gui et sa mère les rattrape :

- Vous, restez ! Descendez vite à la cave à betteraves ...

Cet automne-là, ce ne sont pas les grains qu'on enfouit sous la terre, mais les hommes. Loin de les faire germer, de leur faire percer la nuit, l'espace noir de la cave à betteraves les flétrit, les décompose. Entassés, gisant comme dans un ossuaire, ils urinent, crachent, défèquent. Deux lampes à huile vacillent : un de ces lieux de veille où deux flammes témoignent qu'on assiste un mort. Aux instants de panique où le ciel gronde, les êtres se prosternent et invoquent le Créateur. L'heure du repas est le seul moment où ils sortent de leur enfer ; mais lorsque la fermière repart, tout redevient comme avant. La vieille Stéphanie choisit les heures de la digestion pour s'asseoir sur le seau hygiénique. Son visage de graisse, gonflé d'eau, effraie Gui : les joues ressemblent à la peau du ventre qui tombe sur les cuisses. Le seau disparaît, quelque chose de massif, d'informe, une croupe qui n'en finit plus. Une gueule de bouledogue croisée à un animal préhistorique, des écailles, des verrues. L'eau gémit, le ventre grogne, l'animal râle. La cave a des odeurs de prés fraîchement fumés. Gui macère dans une fosse à purin, il fermente. Une mousse grise moisit sur ses joues, sur sa tête, autour de sa bouche. Chacun colle à la terre, immobile, sans pensées, se liquéfie. De temps en temps, un élan maternel rappelle à Gui qu'il vit : une vieille le prend sur ses genoux et lui raconte l'histoire des sept chevreaux ; mais la bouche édentée, l'haleine fétide lui sont rapidement insupportables. Il lutte pour respirer à contre temps, il se sent pressé, la chaleur des deux corps réveille une odeur de graisse rance et d'urine, il n'entend plus l'histoire, il suffoque. La vieille plonge sa main dans son tablier noir :

- Ouvre la bouche ! Tiens ! ça te calmera ...

De dégoût Gui ferme les yeux : le sucre est gras et gris, il est un morceau de cette cave. Gui se lève, enjambe ceux qui déjà se confondent avec l'argile, se couche contre sa mère. De temps en temps, Gui secoue sa mère :

- Ne meurs pas, toi! ... Tu ne vas pas mourir ?

La voix maternelle le rassure. Car, c'est lui qui a découvert le premier cadavre. Frau Arnold remontait tous les jours sa montre en compagnie de Gui qui aimait à entendre la petite mélodie cachée dans le boîtier, elle lui apprenait les paroles :

« Kuckuck ! Kuckuck ! ruft aus dem Wald . . . ». Un matin, Frau Arnold ne bouge plus, ne chante plus. Depuis, la mort apparaît souvent : les soldats emportent les corps. Le fermier va casser la glace au-dehors et l'apporte dans un seau : on en remplit des chiffons qu'on applique sur le front, sur le ventre de ceux qui se tordent de douleur. Gui sait déjà distinguer les futurs partants : ce sont ceux qui réclament un récipient, qui y vident leurs tripes. « *La dysenterie* » comme ils disent. Et il n'y a plus rien à manger. Arthur Heuer est parti au moulin avec un laisser-passer. Le sourire noyé dans sa grosse moustache grise, il a dit :

- Il le faut bien, sinon, nous allons tous mourir ...

Il n'est jamais revenu : le bruit court qu'il a sauté sur une mine et que son corps est resté accroché à un peuplier. Le fermier distribue les derniers grains, ceux qu'il a gardés pour ensemer les champs. Terré comme la souris, Gui grignote les blés : du temps où il était libre et maître du Heilacker, ça lui arrivait aussi de séparer la balle du blé en soufflant dans sa paume, avant d'en faire sous ses dents, une pâte onctueuse qu'il mâchait durant des heures. Aujourd'hui il s'en nourrit. Dans les champs, sur les routes il n'y a plus de place pour la vie, on enseme des mines, on sème la mort.

Couché dans l'obscurité au milieu des cadavres, plongé dans la symphonie des râles et des prières, Gui semble entrevoir les lumières phosphorescentes des âmes qui s'envolent. Longtemps, il les suit des yeux.

Oubliant sa mère, oubliant le danger, l'enfant profite de l'évacuation d'un cadavre pour s'échapper de la cave : il veut voir la lumière, sa maison, sa caverne, son chêne. Il veut revenir sur la terre. Au fond de lui, il sait qu'il ne pourra pas mourir, comme si des racines indestructibles le liaient à d'autres forces.

- Gui ... Gui ... Guiii !

Son nom résonne dans la cave, il tournoie, il gémit. L'angoisse étreint Emma endormie. Son fils patauge dans la vase, ses pieds trébuchent sur les racines qui

serpentent autour de ses mollets, ses mains, ses bras se débattent dans les hautes herbes. Il crie. L'air comprime ses poumons, l'étourdit. Ses mains saignent, ses cuisses aussi. Son petit corps s'épuise, s'essouffle, il tombe. « *Non ...Non ..., ce n'est pas de la vase, c'est du sang ! ... Gui ... Gui ! Arrête! ... Le champ est miné ... J'explose ! ...* ». La terre crache un nuage, Gui s'envole, tournoie, devient poussière. Réaction en chaîne du chapelet de [mines](#) souterrain qui tonitruent son Magnificat jusqu'au Krizlawag où les membres du Christ volent en éclat.

Des coqs chantent, des chiens aboient. Les vêtements de Gui collent à sa peau comme une pâte rouge. Il marche encore, à tâtons, s'approche du chêne, s'effondre dans les bras des racines. Le sang sourd, la fine couche de neige le boit, le Heilacker s'en imbibe, le Heilacker devient rouge. René hurle :

- Maman ! Maman !

Emma se réveille.

Emma court au milieu des femmes. Elle ne voit plus les murs, ni les portes, ni les hommes, ni la vie, ni la mort. Elle court éperdue à travers les obstacles ; rien, rien n'existe plus que cette distance qui la sépare de son fils. Elle court sur le plasma durci. Elle court. Il est partout : elle marche sur lui, elle s'enfonce dans le cirque de son corps ...

Emma prend son fils dans ses bras : « *J'entre dans la fin des temps, je marche sur des ossuaires de glace, son corps se coagule à moi* »

- Gui ! ... Gui !...

Il ne l'entend plus : il n'y a plus de gui, ni sur le chêne, ni dans ses bras.

Toutes les routes mènent au gouffre. Tous les ponts sont coupés. Il faut traverser la Doller, mais où ? Le canal, mais où ? La petite Rosengart tourne et retourne dans un dédale sans issue. Le sang réapparaît à travers l'épais [bandage](#). Balder entend le médecin qui conduit la voiture répéter ce nom presque magique :

- Hasenrain ! Hasenrain ! (1)

Hasenrain, c'est presque son Fuchsenrain, ce pré en douce pente jusqu'à la lisière de la forêt, où les terriers des renards s'enfoncent sous les noyers. C'est là qu'il luge, qu'il cueille des violettes pour sa maman, qu'il craque des noix entre ses dents, qu'il se couche nu sur la mousse. C'est là que René déniche ses premiers étourneaux qui piaillent de faim à l'intérieur du tronc. C'est là ...

Mais ce n'est pas là qu'on le mène.

- Hasenrain ? demande le médecin aux soldats qui lui indiquent chaque fois une direction.

Hasenrain plein de lièvres, songe Balder, des lièvres aux longues oreilles dressées en train de peindre des oeufs de Pâques. A d'autres moments, il entrevoit des millions d'étoiles, il s'assoupit. La voiture, les routes, les arbres, la terre s'enlisent dans le sang. Une odeur le réveille, une odeur noire, une odeur nuit. Il sursaute, il hurle : Attablés autour de lui, sanglé, des visages tordus de lumière, des bouledogues masqués, des peaux de crapauds. Etincellement des couteaux qui cliquètent au bout des doigts, des fourchettes, des rires. De gros ciseaux entrent dans sa culotte, dans sa chemise, coupent le tissu. Balder est nu, son sang ruisselle, excite les [ogres](#). Balder sait qu'on va le manger vivant. Balder crie, crache, vomit, ses yeux bazoukas carbonisent les assassins. Il mord un bras qui badigeonne son corps. Et voici qu'un ogre se jette à sa tête. Vengeance de Schollakopf. L'ogre lui écrase le visage : son haleine l'étouffe, lui ronge les narines, lui liquéfie les yeux, lui mange la langue, lui suce le cerveau. Balder entre dans la terreur de l'intolérable nuit.

Dans les derniers lambeaux de la conscience, il se jure de revenir, et s'il le faut, du ventre de la terre. Il reviendra, même de rien, même du néant.

Le monde existe encore, la vie y passe avec son film en ruban de scie. Balder ficelé ici, court, sans le savoir vraiment, échappé à lui-même : il s'avance où dort l'étang replié dans le frétillement des légions de têtards, dans la transe des araignées d'eau, avec les dytiques qui jouent au ballon avec des bulles d'air. Rêve, esprit, émanation, il entre dans le Grand Chêne. Au-delà des couleurs effritées des choses, au-delà des humains qui s'enivrent au goulot de ses veines, au-delà du métal invisible qui pénètre l'arc-en-ciel du poignet, au-delà de ce métal qui s'emballe et tournoie comme une étoile détachée du système, au-delà ...de ...

(1) Talus des lièvres et nom de l'hôpital de Mulhouse